

La croix des réfugiés acadiens à Morden

Dans le hameau de Morden, sur la baie de Fundy, à quelque quarante kilomètres de Wolfville, se dresse, solitaire, face à la mer, une croix faite de galets. Ce lieu-dit s'appelait autrefois "French Cross" et la plaque fixée sur la croix rappelle, en anglais, l'un des pénibles moments du Grand Dérangement.

Lorsque le gouverneur Lawrence et son Conseil eurent décidé de déporter les Acadiens afin, disaient-ils, "de purger la province de ces dangereux sujets", on ne négligea aucun détail pour assurer le succès de l'ignoble entreprise.

Les instructions données par Lawrence à ses subordonnés sont rigoureuses et précises:

Si vous soupçonnez que des habitants vous ont échappé, (écrit-il à Winslow,) faites votre possible pour les obliger à revenir en brûlant les villages et en détruisant tout ce qui pourrait leur offrir le moindre abri ou moyen de subsistance .

On ne parlera pas ici de guerre en dentelle!

Les premières déportations commencent le 10 septembre 1755. Lorsque ce volet du drame prendra fin, au moins 13 000 Acadiens auront été exilés après avoir été pillés et dépouillés de tout.

Un historien a estimé que, dans le seul territoire de la Nouvelle-Écosse continentale, excluant le Cap-Breton, le

butin saisi se répartissait comme suit: 43 500 bêtes à cornes, 48 500 moutons, 23 500 cochons et 2 800 chevaux.

Malgré les ordres trop ponctuellement exécutés, des centaines d'Acadiens échappèrent à la vigilance des troupes de l'ignoble Lawrence.

C'est ainsi qu'un groupe de cent vingt hommes, femmes et enfants de la région où se trouve l'actuelle ville de Bridgetown, en Nouvelle-Écosse, ayant eu vent des projets de Lawrence, gagnèrent la côte de la baie de Fundy, jadis appelée baie Française, où ils avaient caché plusieurs petites embarcations dans les nombreuses anses de cette côte magnifique.

Ils y passèrent les durs hivers de 1755-56, se nourrissant de mollusques et de coques, que l'on trouve en abondance dans la région, ainsi que de volailles sauvages et de gibier.

Au printemps, il fallut songer à s'éloigner de la présence trop proche des troupes anglaises. Il fallait aussi trouver des vivres plus substantiels. On décida du départ. Pierre Melanson, l'un des chefs du petit groupe de proscrits, accompagné d'un jeune Micmac, entreprit de traverser la baie afin d'obtenir de l'aide. Melanson mourut de ses peines lors du voyage de retour.

Le 18 mars 1756, les survivants traversèrent la baie en canots pour atteindre le bassin des Mines juste en face. Le lieu de leur arrivée porte encore le nom d'Anse-aux-Réfu-giés. De là, ils se dirigèrent, qui vers la rivière Saint-Jean, qui vers la vallée de Memramcook. Leur martyre était loin d'être terminé.

Ce n'est qu'un fait divers dans la terrible chronique d'un peuple victime de l'arbitraire du conquérant, mais c'est un fait comme celui-ci qui, sans doute, inspira la muse du poète canadien, Adolphe Poisson, lorsqu'il publia en 1912 son poème fort justement intitulé *Stances imprécatoires à Lawrence* où le poète ne ménage pas le bourreau que l'historien Émile Lauvrière fait mourir, à tort, au sortir d'un

grand bal que le gouverneur détesté, même de ses administrés anglais, avait donné le 11 octobre 1760. Il est vrai qu'il mourut assez subitement quelques jours plus tard et c'est peut-être à cette légende d'une mort foudroyante que le poète fait allusion lorsqu'il écrit:

*Il te fallait leurs champs, leurs troupeaux et leurs vies
Et lorsque sur vingt bords tu les eus dispersés,
Alors que triomphait ta rage inassouvie,
Soudain vint le trépas qui te dit: c'est assez!*

*Pour tes débiles bras la tâche était trop grande;
Un être disparaît, un peuple ne meurt pas.
Qu'il s'appelle Acadie ou se nomme l'Irlande,
Il peut subir l'outrage, il nargue le trépas!*

Et l'humble croix de Morden, faite à même les galets de la grève témoin de ces heures sombres, rappelle encore la tristesse et le déchirement du drame.